« Une œuvre hybride, entre documentaire et mise en scène »

ADRIEN MISSIKA, LAURÉAT 2011 DU PRIX RICARD

Adrien Missika est le lauréat 2011 du Prix Ricard. A ce titre, sa dernière pièce, *Dome*, est exposée actuellement au sein des collections du Centre Pompidou. Il a répondu à nos questions.

E. L. Vous présentez au Centre Pompidou un film tourné dans un bâtiment méconnu de l'architecte Oscar Niemeyer au Liban. Comment avez-vous découvert ce site ?

A. M. Je fais en permanence des recherches sur des objets, des phénomènes naturels, des sites géologiques et architecturaux, pour voir où je pourrais aller physiquement. Ce film est parti d'une invitation des directeurs du Centre culturel suisse à Paris : ils organisaient une exposition à Beyrouth, avec Lara Almarcegui, Marcelline Delbecq, et ils nous ont invités en repérage en novembre 2010. Le Liban est un territoire fascinant. Très vite, j'ai entendu parler de ce site de Tripoli, à une heure de la capitale (à ne pas confondre avec la capitale libyenne, NDLR). Comme il est inachevé, à cause de l'éclatement de la guerre, il n'a jamais été reconnu par Niemeyer. Il est gelé dans le temps, mais il n'est pas en ruine : il est entretenu, n'a pas un graffiti, et les jardins sont préservés. Ce que j'avais lu rendait un peu parano. On disait le site fermé, livré aux chiens errants. Je suis entré par une brèche dans le mur, pour voir tout ce que je pouvais. J'ai alors découvert une surface très aérée, une halle d'exposition, une arche de béton fin, une pyramide moderniste, et surtout ce dôme avec sa salle de conférence télescopique.

E. L. Comment avez-vous réalisé le tournage ?

A. M. C'est un film avec beaucoup de premières pour moi : la première fois que j'avais une production ; que je tournais en 8 mm afin de faire vivre le béton avec le grain du film ; la première fois que j'utilisais un cameraman. Cela m'a donné le recul nécessaire. Mais c'est aussi la première fois qu'il y a une telle charge émotionnelle dans mon travail.

E. L. Comment est née l'idée de faire de ce site une caisse de résonance pour la musique ?

A. M. Dès que je suis entré dans ce dôme, avec ses fers à béton immenses qui sont comme une forêt de lianes, j'ai eu envie de travailler dessus. Le son, surtout, m'a frappé, c'est mieux qu'une cathédrale : il y a une résonance de 25 secondes. C'est comme un instrument de musique sur une échelle de géant. Quand j'ai entendu un homme y jouer des percussions avec un bout de bâton, j'ai eu cette idée de demander à un ami musicien d'intervenir dans le bâtiment, de participer à la création du son plutôt que de l'enregistrer. À partir des contraintes et de la liberté que je lui donnais, il a donc « performé » pour produire le son en semi-direct, s'approprier lentement le bâtiment. Il se sert par exemple des fers à béton comme d'une percussion, joue de sa voix comme d'un cri de baleine, et d'un harmonica qui, à la fin du film, donne un côté western moins évident, mais très beau. Les sons de circulation ou d'oiseaux se superposent aux siens, sans mixage. Au final, c'est une œuvre hybride, entre documentaire et mise en scène.

Adrien Missika. Photo : Christophe Berlet.

E. L. Cette manière d'utiliser l'architecture moderniste comme un instrument fait penser au travail d'Anri Sala. Comment vous situez-vous par rapport à lui ?

A. M. C'est un travail que j'admire beaucoup, et je suis flatté de la comparaison. Tout comme je suis fier d'exposer à Beaubourg où, adolescent, j'ai découvert l'art contemporain.

E. L. Vous vous intéressez souvent à des sites chargés d'une portée historique ou symbolique, mais que vous évacuez dans votre travail. Pourquoi ce va-et-vient ?

A. M. Il y a une dimension formelle dans mon travail. Ce sont des histoires qui m'intéressent, mais souvent le premier rapport est formel. J'ai envie de faire une œuvre qui fonctionne de manière autonome sans être didactique. ▮

PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUELLE LEQUEUX

ADRIEN MISSIKA, DOME, salle 18, Centre Pompidou, 75004 Paris, tél. 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr